

LE REMÈDE DANS LE MAL. ÉCRITURE ET SALUT CHEZ GUIBERT

Fabio LIBASCI



Hervé GUIBERT, *Sienna*, 1979, © Christine Guibert / Collection
Maison Européenne de la Photographie, Paris

Lorsque Guibert écrit *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* en 1989 il sait que ce livre sera le grand succès ou l'irréparable faillite; la notoriété ou la déchéance. Il a beaucoup écrit, il a trente-quatre ans et il se sait atteint du SIDA, la maladie que depuis quelques années fait la une des journaux. Des rumeurs entourent des vies célèbres et tout autour de lui des jeunes amis tombent comme des mouches sous la terrible épidémie. Des mois difficiles l'attendent, une question le poursuit: combien de temps? Combien de temps pour mourir, pour vivre, pour que le mal trace le mot fin?

Au lieu d'attendre le jour où la mort viendra sonner le glas, défaire son écriture dans le sable abondant de la pitié, il pousse son écriture vers son limite: dire le mal. Il décide alors de suivre le chemin du mal, le taquiner, le raconter, le prendre à contre-pied et peut-être il décide par la suite de se sauver. Quand on lit *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* et le journal posthume *Le Mausolée des amants* on l'a l'impression qu'il s'agit d'un sauvetage.

Une fois le temps compté, il sait quels sont les livres qu'il faut écrire, la vie qu'il vaut mieux vivre. Il lui vient à l'esprit que, peut-être, le remède est dans le mal et qu'il aura, voilà le paradoxe, la chance de se sauver grâce à la maladie; la chance de vivre enfin la vie dont il rêvait, d'être l'écrivain qu'il se savait, avant que la mort l'emporte.

Il sera question de relire les pages plus importantes de ce livre au sous-titre ambigu de «roman», d'en extraire la quête du salut et les faux chemins parcourus,

d'examiner la portée envahissante du mal chez l'écrivain à la fin du livre, lorsque la fin approche et le salut semble être garanti.

Si l'on regarde la texture de l'œuvre guibertienne, soudain des fils apparaissent intimement tressés; de *La Mort propagande* aux *Aveugles* en passant par *Mes Parents*, *L'Image fantôme* et de *Fou de Vincent* à *L'Incognito* pour ne citer que les titres majeurs, le phantasme, la dépossession de soi, le corps malade le poussent à l'écriture. On ne distingue pas aisément la réalité de la fiction, l'objet et l'image, l'ici-bas et l'au-delà. Sous l'influence de Kafka, Bernhard tout comme de Genet et de Flaubert, Guibert expérimente les limites du dicible mais au même temps cette expérimentation semble cacher une étape finale, une téléologie pourtant inconnue à lui-même et qu'il sera forcé de reconnaître, on le verra, de façon rétrospective.

Guibert se sait atteint du SIDA - et je n'utilise pas par hasard le verbe «savoir» – il le sait bien avant le test dont depuis quelques mois, nous sommes en 1988, il refuse de s'y soumettre. Dès les premières pages de *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, le livre-révélation – je n'insiste pas pour l'instant sur ce mot «révélation» – il avoue: «j'ai senti mon sang tout à coup, découvert, mis à nu [...] j'ai senti la mort dans le miroir, dans mon regard dans le miroir, bien avant qu'elle y ait pris vraiment position».¹ Il le sait, mais depuis combien? Depuis la mort de Muzil, c'est-à-dire Michel Foucault dont il était l'un de proches et dont il a été l'un des seuls à suivre les derniers jours. Guibert prend l'habitude, perversion ou fidélité, de décrire dans un journal les visites rendus à l'ami agonisant et c'est dans ces notes qu'on retrouve la prémonition de l'avenir tout comme la justification de cette écriture impudique: «l'impression que je décris là mon sort autant que la sienne: que c'est aussi pour cela que je me permets d'écrire».² Guibert semble exclure qu'on certifie le mal par le test; on l'apprend plutôt par l'autre, l'ami ou par le miroir, dans la version successive, c'est-à-dire le double, l'image dont nous trouvons depuis Lacan la caution de notre existence. Lévy et Nouss dans *Sida-fiction* insistent sur la prémonition, leitmotiv de la littérature du SIDA, tout comme sur l'insistance sur le miroir: le miroir semble confirmer la nature allégorique de cette écriture et démontrer l'importance de l'image, de la vision, du regard, de la figuration dans la construction du récit, annonçant à la fois l'existence et l'anéantissement prochain.³ Si l'on tient compte du fait que Guibert est aussi un photographe et critique de photographie pour *Le Monde* pendant des années l'on ne pourra que confirmer son attention pour l'image. Pourtant c'est l'axe de l'amitié que notre écrivain explore; on dirait que le récit est habité par un autre récit, celui de la maladie et de la mort de Muzil dont il se sait uni par un sort thanatologique commun⁴ et dont il voudrait, semble-t-il, en extraire sa vérité. Selon Guibert, Muzil refusait d'en savoir plus, il ne croyait à sa guérison et peut-être il se savait destiné à la mort: il avait demandé: combien de temps? Du temps pour achever son cours au Collège de France, du temps pour terminer son livre infini sous lequel on reconnaît facilement *l'Histoire de la sexualité*. Il allait finir son livre infini, clore enfin les chantiers, les galeries sans sorties et offrir à la cheminée

¹ Hervé GUIBERT, *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 22-23.

² Hervé GUIBERT, *Le Mausolée des amants*, Paris, Gallimard, 2001, p. 259.

³ Cf. Joseph LÉVY et Alexis NOUSS, *Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1994, pp. 192-193. Voir aussi pp. 91-96.

⁴ Cf. Hervé GUIBERT, *À l'ami...*, op. cit., p. 102.

les paperolles qui s'accumulaient sur sa table de travail, à l'éditeur les pages limpides de ce qu'il était pour les autres la preuve de son échec, pour lui-même une bible vouée à l'enfer. Guibert nous dit que «l'assurance de sa mort mit un terme à ce rêve. Une fois le temps compté, il entreprit de réordonner le livre, avec limpidité».⁵ Pourquoi raconter à l'intérieur d'un récit déjà fragmentaire, nourri d'analepses et de prolepses, l'attitude face à la mort d'un ami, même si important? Quelle est la fécondité de cette mort, la leçon? S'agit-il d'un hommage ou d'une tentative extrême de dévoiler la vie intime des autres, d'afficher leurs secrets le plus cachés? Si Guibert écrit ce récit c'est parce qu'il y voit une forme de *paraskeue*, un équipement de défense par l'acquisition d'un discours vrai. Foucault avait dédié la moitié de son cours de 1981 à la constitution d'un équipement pour se préparer aux imprévus de la vie⁶ car le jour ou le malheur viendra, l'équipement protégera l'âme de toute attente. Comment se construire cet équipage? Par des techniques, des techniques de l'ordinaire à travers lesquelles l'individu accomplit un certain travail sur soi afin de se transformer.⁷ Parmi ces techniques on compte la lecture et l'écriture. Lire et écrire pour méditer, pour se changer, se convertir, car la dimension de l'autre vie est toujours présente dans ces techniques. La maladie et la mort de Muzil lui offre l'occasion suprême pour méditer sur sa vie; l'écriture du récit seconde la clé pour l'écriture. Muzil et le SIDA, l'ami et la maladie sont paradoxalement une chance inespérée. Le SIDA constitue l'épreuve qu'il faut soutenir et à laquelle il ne cessait de se préparer depuis la mort de l'ami, la mort prochaine, l'occasion sans égal pour méditer sur la vie, le *punctum* sans concession qu'il faut se convertir à soi, qu'il faut faire un livre pour s'occuper de soi. Il s'agit d'une épiphanie: «que mon temps était désormais compté, et que je ne devais pas le gaspiller à écrire sous ou sur une autre plume que la mienne».⁸ Dans *Le Mausolée des amants* il note que T., Thierry, son amant, appelle le SIDA, la maladie merveilleuse⁹ en nous déconcertant peut-être un peu mais pas trop si on lit les pages de *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Il faut être précis : *stricto sensu* le SIDA n'est pas une maladie comme les autres car les malades souffrent et meurent présentant signes et lésions typiques d'autres maladies: c'est Grmek à l'affirmer, alors que Guibert préfère définir le SIDA comme «un état de faiblesse et d'abandon qui ouvre la cage à la bête qu'on avait en soi, à qui je suis contraint de donner pleins pouvoirs pour qu'elle me dévore».¹⁰ Il n'est pas une maladie pour la manière dont les malades sont pris en charge par la société; jugés avant d'être soignés, culpabilisés avant d'être accompagnés. Le SIDA réveille le phantasme assoupi de la filiation sexe-mort, met en marche la doxa de bien pensants, déclenche la fureur de l'église contre les pêcheurs et réactive la puissance de l'image de l'homosexuel comme malade, un malade dont le SIDA n'est que la confirmation extrême. David Caron dans son *AIDS in French culture*, parle d'une puissante métonymie dont les homosexuels vont être chargés: «the person

⁵ *Ivi*, p. 36.

⁶ Cf. Michel FOUCAULT, *L'Herméneutique du sujet*. Cours au Collège de France 1981-1982, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, coll. "Hautes études", p. 2001, p. 316.

⁷ Daniele LORENZINI, *Éthique et politique de soi, Foucault, Hadot, Cavell et les techniques de l'ordinaire*, Paris, Vrin, 2015, p. 110.

⁸ Hervé GUIBERT, *À l'ami*, *ivi*, p. 52.

⁹ Hervé GUIBERT, *Le Mausolée*, *ivi*, p. 344.

¹⁰ Hervé GUIBERT, *À l'ami*, *ivi*, p. 17.

with the virus is the virus».¹¹ Le SIDA détruit l'homme avec lequel il entre en contact tout comme l'homme détruit le corps social avec lequel il vit. La syphilis est peut-être la seule maladie à laquelle le SIDA peut se comparer, soit par la peur suscitée, soit par la littérature qu'elle a su faire écouler. Guibert dans son *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* préfère se taire sur la dimension sociale du SIDA, sur l'homophobie ou sur la psychanalyse bon-marché du sexe-mort et s'il est vrai qu'il est souvent accusé d'être *self-centered* ou *self-aggrandizing artist* par la critique anglo-américaine,¹² il est vrai aussi qu'il a su faire de sa maladie une œuvre, son œuvre. J'essaie d'expliquer comment.

Dans le chapitre 61 – le livre se découle en 100 chapitres comme les 100 chants de la Comédie dantesque – Guibert reprend l'expression de Thierry sur la *maladie merveilleuse* et c'est par cette phrase qu'il lui arrive une seconde épiphanie.

Et c'est vrai que je découvrais quelque chose de suave et d'ébloui dans son atrocité, c'était certes une maladie inexorable, mais n'était pas foudroyante, *c'était une maladie à paliers*, un très long escalier qui menait assurément à la mort mais dont chaque marche représentait un apprentissage sans pareil, c'était une maladie qui donnait le temps de mourir, et qui donnait à la mort le temps de vivre, le temps de découvrir le temps, et de découvrir enfin la vie.¹³

Une maladie à paliers, donc. Dans cette belle image Guibert condense le parcours que le SIDA lui a permis d'entreprendre, un parcours d'apprentissage et au fur et à mesure un parcours de conversion. *Le mal lui donne l'occasion de se sauver*. Si la mort est le palier ultime, la vérité vraie de cette maladie, il est vrai aussi qu'elle n'est pas là et tant qu'elle reste à la limite il vaut mieux vivre. Guibert s'attache à la vie et au récit de cette vie comme si le seul fait d'écrire puisse éloigner la mort; au même temps il écrit pour achever sa vie et son œuvre car ils semblent coïncider, avoir le même sens. *Écrire pour authentifier la vie, vivre pour témoigner l'écriture*. Je ne saurais clore mon intervention sur ces mots, non sans avoir dit que peut-être son attitude n'a rien d'extraordinaire. Si *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* était la collection des signes de la maladie ou une longue méditation sur la mort, assurément nous ne saurions pas ici à en parler, car comme le dit Jankélévitch de la mort on peut dire qu'il n'y a rien à dire! À quoi bon se préparer à la mort quand elle arrive toujours pour la première fois et nous sommes toujours impréparés face à elle? Vaut mieux penser à la vie et souvent, dit le philosophe, qui pense la mort pense la vie.¹⁴ C'est le cas de Guibert et de son long exercice. Il laisse la mort à côté. Il lui lance le défi: dire la fin. Découvrir la vérité avant de la fin définitive, se relire et faire fonctionner par lui-même cet effet rétroactif de la fin sur le début, vu que le début apparaît clair seulement à la fin. Il y a un moment dans

¹¹ David CARON, *AIDS in French culture*, The University of Wisconsin press, 2001, p. 108.

¹² *Ivi*, p. 112.

¹³ Hervé GUIBERT, *À l'ami...*, op. cit., p. 181. Je souligne.

¹⁴ Vladimir JANKÉLÉVITCH, *La Morte*, Torino, Einaudi, 2009, p. 41.

le roman où ce que je viens de dire est même trop clair, où la vérité éclate et l'homme par l'écriture ne peut que la transcrire. Il s'agit d'une troisième épiphanie.

Je n'avais pas le courage d'affronter sa vraie première phrase qui me venait aux lèvres, et que je repoussais chaque fois le plus loin possible de moi comme une vraie malédiction, tâchant de l'oublier car elle était la prémonition la plus injuste du monde, car je craignais de la valider par l'écriture: «il fallait que le malheur nous tombe dessus». Il le fallait, quelle horreur, pour que mon livre voit le jour.¹⁵

Nous sommes face à la vérité qui a permis le livre que nous sommes en train de lire, son origine et au même temps face au destin de l'écrivain, un destin qu'il ne refuse plus de voir et d'écrire: le mal qui est aussi son remède, l'écriture qui est aussi son salut; le salut de l'artiste tout comme de l'homme. Comment justifier cette attitude folle? Cette sorte de sacrifice christique?

S'il est vrai que seule la mort transforme la vie en biographie¹⁶ et projette sur elle sa lumière, l'ordre et parfois un sens morale; si la forme d'ensemble n'est claire qu'au dernier instant de la dernière minute, Guibert a su voir dans le SIDA la chance d'écrire la biographie définitive du vivant – un paradoxe, bien entendu. Il a su se juger avant l'instant dernier, anticiper la finalité de sa vie: être un artiste, un vrai écrivain, avant de fermer les yeux et il n'a pas choisi comme Proust un narrateur pour affirmer ces vérités ultimes mais il a su par le SIDA s'en charger complètement.

Si l'on revient au chapitre 61 on peut lire les mots même de Guibert.

Si la vie n'était que le pressentiment de la mort, en nous torturant sans relâche quant à l'incertitude de son échéance, le sida, en fixant un terme certifié à notre vie, *six ans de séropositivité, plus deux ans dans le meilleur des cas avec l'azt ou quelque mois sans*, faisait de nous des hommes pleinement conscients de leur vie, nous délivrait de notre ignorance [...] Le sida m'avait permis de faire un bond formidable dans ma vie.¹⁷

On reconnaît un certain goût du paradoxe et de l'hyperbole alors que le ton de quelqu'un en train de perdre sa vie devrait tendre au pathétique mais on reconnaît surtout la fécondité de l'expérience, le fait de se reconnaître l'élus, l'initié, sacrifié mais immortel. Guibert renverse par ces mots sa condition de paria: l'exclu du monde des vivants, de la communauté des hommes devient par le SIDA et par l'écriture une sorte de surhomme: un être délivré de l'ignorance d'une vie sans but et d'une mort sans heure. S'il ne connaît pas l'heure exacte, il sait que le temps est compté. Guibert semble par moments courir, et avec lui son livre, vers cette fin, vers la conjonction de l'être et du sens que le temps a séparé et que seule la mort saura recomposer à jamais. L'écriture est là pour témoigner de cette fracture recomposée. Or, si l'écriture participe de ce

¹⁵ Hervé GUIBERT, *À l'ami...*, op. cit., p. 221.

¹⁶ Vladimir JANKÉLÉVITCH, *La Morte*, op. cit., p. 118.

¹⁷ Hervé GUIBERT, *À l'ami...*, op. cit., p. 182. Je souligne.

sauvetage, elle se fait aussi potion de vie, résistance contre l'anéantissement. *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* ne dit pas le mot adieu de Guibert à l'écriture. Il continue à écrire, en essayant de cumuler l'éternité garantie par l'écriture avec la vie, d'accéder littéralement à la vie éternelle, de recommencer s'il le pouvait.¹⁸ Contre la mort toujours plus proche il faut témoigner d'un surplus de vie, l'irréparable conjuré par la suractivité. L'espoir, peut-être que l'écriture, qui l'a sauvé de l'oubli et de la médiocrité le sauve aussi du SIDA? Comme si, circulairement le SIDA qui a donné origine au livre rêvé, à l'achèvement de son œuvre, puisse par cette écriture même être anéanti.

Cette idée de circularité est au cœur même du livre qui se termine sans le mot fin, «la mise en abîme de mon livre se renferme sur moi. Je suis dans la merde [...]. Mes muscles ont fondu. J'ai enfin retrouvé mes jambes et mes bras d'enfant».¹⁹ Cohérent avec le paratexte du roman, Guibert parle dans ces dernières phrases de mise en abîme, un grand théâtre de morts-vivants et de vivants-moribonds qui jouent aux échecs avec l'ombre de la mort et, de défi en défi, ils avancent vers le dernier moment sûrs d'avoir laissé des traces importantes pour l'ici-bas. Au lieu de dessiner le corps d'un mourant, Guibert avec une image fulgurante décide, dieu créateur, de nous consigner soi-même redevenu enfant. Idée insoutenable dans la réalité mais sublime pour un final. Avant de conclure on voudrait encore esquisser quelques hypothèses sur cette idée de circularité. Comme le dit Spoiden, ce final fait partie de l'enjeu rhétorique guibertien, de son oscillation constante entre éloignement de soi et excès de repli²⁰ et après tout omniprésente dans la littérature du SIDA. Mais l'enfance est aussi un rappel à la vie, au commencement à la vie, où tout encore est indécis, indéterminé, où n'est pas question de mort, ni de sexe ni de désir d'ailleurs et où surtout aucun procès de vieillissement précoce semble possible. Lévy et Nouss mettent en rapport le retour à l'enfant avec la libre circulation des signifiants, aux mots qui reviennent pour chasser la fin et la mort.

En effet *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* n'a pas de structure linéaire. Les 100 chapitres ont une longueur inégale. Il nous promet des résultats qui n'arrivent qu'après une dizaine de chapitres et le fameux vaccin et l'ami qui devait lui sauver la vie dont il est question dans le titre n'arrivent pas. C'est une faux-piste; au lieu de cet ami nous découvrons Muzil, Marine et puis Thomas Bernhard et ses tantes et un tas de digressions qui ont la fonction de faire éclater la temporalité. Les récits circulent comme le virus. Nouss et Lévy parlent d'une libre circulation des mots et du virus, d'une perméabilité aux genres comme aux maladies parasitaires.²¹

L'enfant est peut-être aussi l'espoir de renaître. Aux îles Trobriand, la future mère reçoit le message d'un parent décédé lui annonçant la naissance d'un enfant. Edgar Morin le raconte dans *L'homme et la mort*.²² Dans *Le protocole compassionnel* la sœur de Guibert lui annonce d'être enceinte d'un enfant qu'elle a décidé, alors qu'elle ne sait rien du virus qui atteint à la vie de son frère, Hervé, et vu qu'elle a récupéré son

¹⁸ Cf. Vladimir JANKÉLÉVITCH, *La Morte*, op. cit., p. 449.

¹⁹ Hervé GUIBERT, *À l'ami...*, op. cit., p. 267.

²⁰ Cf. Stephen SPOIDEN, *La Littérature et le SIDA. Archéologie des représentations d'une maladie*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2001, p. 67

²¹ Cf. Joseph LÉVY et Alexis NOUSS, *Sida-fiction*, op. cit., p. 169.

²² Edgar MORIN, *L'Homme et la mort*, Paris, Seuil, 1970, p. 136.

nom de demoiselle, il s'appellera bien sûr Hervé Guibert. Notre auteur semble être choqué par la coïncidence entre sa mort prochaine et la naissance d'un être avec son même nom et prénom. Cependant, ce n'est pas ce qu'il semble demander à la fin de *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*? Une manière efficace de tromper la mort, de renaître, de se sacrifier pour recommencer? Or, on ne recommence pas la vie; seulement les romans, les livres recommencent et seulement les meilleurs sont dignes d'être relus. Guibert est sûr que son livre en fait partie car le prix qu'il paye est trop grand pour le rater; c'est au prix de sa vie. C'est mourir pour s'éterniser.

À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie aux portes du troisième millénaire a eu le mérite de renouveler la tradition de l'écriture de la maladie qui est à la fois l'écriture comme maladie; on n'oublie pas les pages où Guibert affaibli par la maladie semble désirer sauver le livre plus que sa vie. Guibert dit la maladie et le mal à dire; il doit revenir à Flaubert, Kafka, Bernhard et il doit se laisser envahir et participer à cette grande tradition des écrivains-malades car la maladie n'est pas un sujet d'occasion ou une occasion d'écriture mais un véritable tournant dans la vie, la pierre de touche de son existence.

À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie, comme les autres récits du SIDA, a eu le mérite de faire sortir du placard la mort qui avait été confinée au sous-sol par la littérature et la société capitaliste. On assiste à son explosion incontrôlée: la mort est partout dans les villes des années 80. Augé appelle notre âge la surmodernité dont la caractéristique serait l'excès. On ne saurait pas douter du fait que la mort et son hantise à l'époque de l'explosion du SIDA représentent un phénomène excessif. Est-ce-que tout ce qu'on refoule ressurgit de manière violente?

Dans les années 60 et 70 en Europe et en France surtout un bon nombre de livres portent sur la mort. Jankélévitch, Morin, Thomas et surtout la monumentale recherche de Philippe Ariès. Ariès soutient que la mort la plus ancienne était apprivoisée et qu'aujourd'hui elle est devenue sauvage;²³ on la cache, on la dissimule, on la fait passer sous silence; le mourant se fait passif et la famille lui retire les droits. Or Ariès est mort en février 1984 et le SIDA n'était qu'à son début, il n'a pas eu le temps pour voir et lire comment la mort s'affichait au grand jour, comment les sidéens essayaient par tous les moyens d'apprivoiser leur mort, comment ils réclamaient des droits jusqu'à en faire une œuvre d'art. *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* est «le livre le moins noir, le moins en "deuil" qu'on puisse imaginer».²⁴ À vrai dire c'est une phrase que Michel Foucault utilise à propos de *L'Homme devant la mort* mais il me semble qu'elle puisse aller si bien pour Guibert. Foucault non plus ne pouvait s'imaginer ce tournant dans la représentation d'un soi malade et mourant; qu'un moment de crise irréversible pouvait devenir une manière de vivre; que dans le mal existait le remède. Michel Foucault dans ses derniers cours au Collège de France revint à la philosophie classique, il se passionna des stoïciens et des cynique envers lesquels il éprouve une vive sympathie. Dans son cours sur l'herméneutique du sujet il s'efforce de réactualiser l'idée d'une vie bonne, une vie philosophique: il faut achever sa vie avant sa mort, il faut accomplir sa vie avant

²³ Cf. Philippe ARIÈS, *L'Homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1985, p. 36.

²⁴ Michel FOUCAULT, «Une érudition étourdissante» dans *Le Matin*, n° 278, 20 janvier 1978, in, ID., *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, 2001, p. 503.

même que le moment de la mort arrive²⁵ et achever la vie n'est autre qu'accéder à des biens qu'on avait pas au départ,²⁶ se sauver. Épictète quelque part dit: «Puisse la mort me saisir en train de penser, d'écrire et de lire».²⁷ N'est-ce pas ce qu'il demande notre Guibert? N'est-ce pas sa manière à lui de se préparer?

Des convergences semblent s'établir entre la pensée philosophique de Foucault et la recherche scripturale de Guibert, des lignes semblent se croiser quand il s'agit de se donner une éthique et une politique de soi, quand il est question de penser la vraie vie, quand il est question de temps. Foucault achèvera sa vie avec les deux tomes sur l'usage des plaisirs dans le monde gréco-romain où son écriture l'a guéri avant de le consigner à la mort; Guibert achèvera sa vie avec une vaste réflexion sur la création et sur la hantise de la mort qui consent l'œuvre et nous libère d'une vie mensongère et médiocre, le mal incurable.

²⁵ Michel FOUCAULT, *L'Herméneutique du sujet*, op. cit., p. 108.

²⁶ *Ivi*, p. 177.

²⁷ *Ivi*, p. 342.